L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT:—NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 24 NOVEMBRE 1845.

PUBLIÉ PAR
MAGNE & WEISSE.

CONDITIONS DE L'ABEILLE.

NOUVELLE-ORLEANS:
LUNDI MATIN, 24 NOVEMBRE 1845.

POUR GOUVERNEUR:
WILLIAM DEBUYS.
POUR LIEUTENANT-GOUVERNEUR:
EDWARD SPARROW.

LES ASSEMBLEES DE DISTRICT des Whigs qui ont eu lieu samedi soir, ont été pour la plupart assez nombreuses. Elles étaient animées d'un excellent esprit qui est du meilleur augure pour le succès. Dans la seconde municipalité où les locofocos prétendaient qu'il existait de l'indifférence et des dissensions, ces réunions étaient foulées, et elle était d'autant plus intéressante que le terme était détestable samedi soir.

Les désignations par les candidats à la Chambre des Représentans sont maintenant complètes et l'on doit reconnaître que les choix sont excellents. Pour triompher, les whigs n'ont qu'à rester unis et à bien remplir leur devoir.

POUR LA CHAMBRE DES REPRESENTANS.

PREMIER DISTRICT.
DANIEL BYRNE, J. W. SMITH.
SECOND DISTRICT.
J. B. WATSON, HENRY LATHROP
TROISIEME DISTRICT.
T. G. MUNT, W. M. AVERY, M. HURLEY.
QUATRIEME DISTRICT.
THE. ZACHARIE, HENRY OGDEN, P. Wm. FARRAR.
CINQUIEME DISTRICT.
JULES BENIT, NICOLAS GUERIE, VICTOR BURTHE.
SIXIEME DISTRICT.
ARMAND PILIE, JOHN WATKINS.
SEPTIEME DISTRICT.
JULES CASSARD, B. BEAUREGARD,
HUITIEME DISTRICT.
OCTAVE LEBLANC.
NEUVIEME DISTRICT.
Wm. C. C. CLAIBORNE.

DELEGUES SENATORIAUX.—A des meetings tenus samedi soir dans les différens districts représentatifs, ont été proclamés délégués à la Convention Sénatoriale de la ville, savoir :

1er. District—Julien Neville et James Ross.
2e. " Thomas Parker et J. A. Beard.
3e. " Samuel J. Peters, Wm. Christy et James Dick.
4e. " A. D. Crossman, J. Musson et J. F. Pepin.
5e. " A. Labourdette, J. L. Fabre et C. Boudousquie.
6e. " T. W. Collins et Charles Claiborne.
7e. " E. Beauregard et R. Gardère.
8e. " Geo. W. Harby.
9e. " Louis J. Coiron.

LA BILL SUR L'ORÉGON qui fut présentée à la dernière session et qui échoua contre une faible majorité de deux voix au Sénat, stipulait qu'il serait, en vertu des conventions antérieures, donné avis à l'Angleterre que l'intention du gouvernement des Etats-Unis était de cesser l'occupation commune ; il stipulait en outre que, douze mois après l'avis, le Président prendrait possession de tout le Territoire et le soumettrait à la juridiction des lois. Tout porte à croire que M. Polk recommandera au Congrès de reprendre une mesure du même genre.

L'hiver dernier, le Sénat présentait une majorité de quatre voix en faveur des whigs, qui comptaient 28 voix, tandis que leurs adversaires n'en avaient que 24 ; cependant l'adoption du bill de l'Orégon ne fut prévenue que par les deux voix de la Caroline du Sud. Quand le Sénat se réunira de nouveau, il se trouvera dans ce corps 26 membres locofocos et seulement 26 whigs, ce qui laissera aux partisans une majorité de deux voix. Si tous ces membres locofocos votent pour le bill, sauf les deux sénateurs de la Caroline du Sud, il passera par une majorité de quatre voix. Les sénateurs de l'Alabama ont voté à la dernière session pour le bill ; changeront-ils leur vote cette fois ? Dans ce cas, la question devrait être résolue par le vote de c'est du vice-président. Or, personne ne peut douter que, dans ce cas-là, nous supposons que les sénateurs whigs voteraient en masse contre le bill ; et nous demandons si, dans cette hypothèse, est plus douteuse ; car il est probable que plus d'un whig de l'Ouest voterait pour le bill. Ainsi, l'on peut presque positivement s'attendre à voir cette mesure adoptée à la prochaine session.

Les plus graves considérations politiques se rattachent à cette question ; et le *Mercury* de Charleston en présente quelques unes qui méritent attention ; elles semblent annoncer une assez vigoureuse opposition de la part de M. Calhoun :

"Ayant la dernière élection présidentielle, dit ce journal, le parti démocrate se composait de deux ailes : l'une se composait des partisans du Tarif et des adversaires de l'Annexion ; l'autre des adversaires du Tarif et des partisans de l'Annexion. La tête de la première se trouvait MM. Van Buren, Benton et Wright ; la seconde, formée principalement du Sud, reconnaissait pour chef M. Calhoun. On pensait que le Nord était abattu par la défaite de M. Van Buren, tandis que le Sud avait triomphé par la nomination de M. Polk. Mais il se présente comme un coup, vers la fin de la session, un incident qui modifiérait singulièrement cette conclusion. Les deux sénateurs de la Caroline du Sud votèrent contre le bill qui ordonnait la prise de possession de l'Orégon et le ferait exclure ; M. Calhoun quitta le département d'Etat, tandis qu'il s'occupait des négociations relatives à l'Orégon, et M. Polk annonça dans son adresse d'inauguration que "notre titre à l'Orégon était clair et incontestable." Le sens de tout cela est parfaitement facile à saisir. M. Polk avait résolu de se jeter dans les bras de la fraction du parti qui venait de patronner du Tarif et les adversaires de l'Annexion, et il vit dans la question de l'Orégon le moyen de la rallier à lui en la rattachant au pouvoir. Si sur une question nouvelle il était intervenu, le Tarif d'un côté, le sud qui dit régler la position respective des hommes du parti démocrate. Sur cette question, il faisait cet aspect concert avec le Sud, comme dans une de la Texas, et rejetait dans la minorité la fraction Van-Buren. Il était absolument nécessaire de sapp' imer cette question, si faire se pouvait, et l'on ne pouvait y réussir qu'en en substituant une autre qui présentât un intérêt plus vif, c'est-à-dire la guerre avec une puissance nation étrangère.

"La question de l'Orégon brisait l'union du Sud et de l'Ouest, et réunissait celui-ci au Nord, anéantirait la prépondérance du Sud. Et les hommes d'état du Sud arrêtent les mesures qui peuvent pousser à la guerre, en les dénonçera comme des lâches et des traîtres à leur pays ; et l'on ne sera plus le moindre compte de leur opinion sur le Tarif. Si, au contraire, ils se prononcent pour la guerre, l'administration actuelle devra être maintenue au pouvoir ; car c'est qui font la guerre, doivent y avoir la responsabilité de la diriger ; et le Tarif sera écrasé sous le poids de taxes écrasantes.

"Nous ne croyons pas qu'il n'existe en ce qu'on prévoire une parelle conséquence. On ne s'attend pas à la guerre, parce qu'on ne croit. Les hommes d'Etat du Sud craignent de rompre l'union du Sud à leur position et à leur avancement personnel. Et pourtant, s'il est clair que l'Orégon tournera à la guerre, à moins qu'il ne l'empêchent ; et s'il le fait, leur influence aussi bien que celle du Sud seront perdues sous le poids de l'alliance du Nord et de l'Ouest, et en équitable ajustement du Tarif sera refusé. La fraction du parti qui veut la protection, reposant le Texas et demande l'Orégon, c'est-à-dire Wright, Fenton & co., obtiendraient les honneurs et exercera seul le pouvoir dans l'Union.

"Telles sont les considérations qui ont rendu, aux yeux de M. Polk, il ne faire tirer à l'Orégon "clair et incontestable," et qui donne à cette décision une si grande influence sur la paix nationale. Elle est désormais l'un des et ensemble de la lutte des hommes et des partis pour la prépondérance."

On lit dans le *Courrier* :

"Avant de commencer, il est bon cependant de faire observer que l'*Abeille* a constamment nié que les whigs eussent de mauvaises dispositions envers les naturalisés. A ennoncer cette feuille, ce serait au contraire les démocrates qui en seraient les ennemis."

Il est impossible, nous le disons à regret, de radoter d'une plus déplorable manière. Le *Courrier* a plusieurs fois reproduit cette assertion mensongère, et toujours nous l'avons repoussée comme elle devait l'être. Encore une fois le fait est faux.

Un mot suffira pour rappeler les faits. Ce digne journal ayant affirmé, un beau jour, que "les whigs étaient les ennemis naturels des naturalisés," nous lui avons répondu que, sans prétendre être leur ami, le parti whig agissait constamment plus fait pour eux que le parti opposé. C'est à quoi se réduit toute notre polémique à ce sujet.

Nous avons dit souvent et nous répétons encore, car telle est notre pensée, qu'aux yeux du parti whig, les naturalisés ne forment point une classe distincte, mais qu'ils sont purement et simplement des citoyens américains ; ni plus ni moins que les enfans du sol.

C'est le *Courrier* qui a prétendu que son parti avait pour les naturalisés une affection toute particulière, affection qui, malheureusement pour ceux qui en sont l'objet, n'existe qu'en paroles aussi que le démontrent les faits.

Il nous en arrive, à ce propos, une communication qui viendrait bien à point si nous avions la place nécessaire pour l'insérer ; elle est relative à l'assemblée dite *démocratique* du cinquième district. On avait à choisir plusieurs candidats pour la Chambre. A une exception près, tous les aspirants à la candidature étaient nativis. Notre correspondant "croit qu'il part M. Gayaré, le citoyen naturalisé avait assenti de droit à la candidature qu'aucun de ses compétiteurs, et qu'on aurait dû, par conséquent, lui donner la préférence sous ce rapport à cause des services qu'il a rendus au parti, mais encore par respect pour la masse des citoyens naturalisés qui font la majorité démocratique du cinquième district,"—mais non, le citoyen naturalisé a été repoussé comme tel par la parade démocratique.

Voilà quel est le sens de cette communication qui est encore un élément formel destiné aux manifestations de tendresse que le *Courrier*, en nom de son parti, prodigue incessamment aux citoyens nouveaux.

A de simples ouvriers nous n'avons hésitons à répondre par des faits.

A M. RACCOURCI.—Nous sommes autorisés à annoncer au correspondant du *Courrier* qui signe *Raccourci*, que son parti sur une majorité de cent voix pour M. Porche, comme sénateur, sera accepté quand il voudra, ainsi que le parti sur l'élection de M. Morgan à 50 voix de majorité.

Le *Courrier* veut bien reconnaître qu'il est absurde de rendre le parti whig responsable des opinions d'un homme ; mais il insiste, ce qui n'est guère plus raisonnable, pour le rendre responsable des opinions de quelques centaines d'individus qui ont pu applaudir cet homme. N'est-ce pas, du plus au moins, le même raisonnement ?

Mais pourquoi s'attacher à des inductions quand on a des faits à constater ? Le vote total de la ville de Boston s'est élevé à 10,941. Sur ce chiffre, le candidat whig a obtenu 5,565 et le candidat nativiste 1,378. Or, la preuve que les whigs de Boston ne partagent pas les opinions des nativis, comme l'affirme le *Courrier*, c'est qu'il y a eu, non seulement vote séparé, mais encore une immense majorité pour les whigs. Ce fait n'est-il pas plus concluant que toutes les arguties imaginables ?

Il nera présenté ce soir au Conseil de la première Municipalité, une pétition qui nous paraît devoir être favorablement accueillie.

Depuis quelque temps des marchands épiciers ambulants viennent d'établir non seulement sous les Halles, mais encore sur l'emplacement qui se trouve entre les deux marchés de la Municipalité. Ils vendent là pendant toute la matinée et s'en vont ensuite, l'heure du marché passée.

Il est évident, d'après ce simple exposé, que cette nouvelle branche d'industrie se fait au détriment des épiciers établis, et par conséquent, au détriment des propriétaires de maisons, car si les locataires ne font pas leurs affaires ils sont, ou seront incessamment, obligés de fermer boutique.

On comprend facilement qu'entre ceux qui paient un loyer de magasin et ceux qui n'en paient pas, la chance n'est pas égale et la lutte ne saurait être longtemps possible ; puisque ces derniers peuvent se contenter d'un bénéfice infiniment moindre que les autres. Or, ceux qui vendent des épiceries sur marchés ne paient pas de loyer, car la légère rétribution qu'ils donnent aux fermiers des Halles ne saurait être considérée comme l'équivalent d'un loyer de magasin.

Ce n'est pas tout. Les marchands établis ont à payer, outre leur loyer de magasin, des taxes d'Etat, de Municipalité et de patente, tandis que leurs nouveaux concurrents ne paient rien : nouvelle inégalité qui est tout au désavantage des premiers et qui tend à diminuer de plus en plus les revenus du trésor public.

Une autre considération milite encore pour la suppression de cet abus. C'est qu'il en résulte un encombrement gênant pour la libre circulation, et pour la bonne tenue des marchés, sinon pour la salubrité publique.

Le seul engagement qu'on pourrait faire valoir c'est que le fermage des halles rapporte peut-être un peu moins à la Municipalité. La différence, toutefois, ne saurait être considérable ; car le fermage n'est pas plus élevé maintenant qu'il ne l'était avant l'introduction de cet abus.

D'ailleurs, en supposant que le fermage fut un peu moindre, la Municipalité gagnerait plus que la différence d'un autre côté, par l'existence de ces boutiques en plein vent n'augmente point la consommation, et les magasins lui donneraient définitivement, en taxes, beaucoup plus que la réduction sur le fermage, si toutefois il y avait réduction, ce dont est il permis de douter.

Nous espérons donc que le Conseil n'hésitera pas à accueillir favorablement la pétition pour y faire droit.

HAVANE.—Par le steamer *Galveston*, arrivé hier, nous avons reçu des journaux de la Havane jusqu'au 18 inclusivement ; mais ils ne contiennent rien qui ne soit d'un intérêt exclusivement local.

Chronique Locale.

James McGraw, arrêté pour avoir fouillé dans la poche d'un voisin a été reconnu pour un fugitive de la prison de New-York, et envoyé en prison par le recorder Grinnon.

COUR CRIMINELLE.—James Dougherty, trouve coupable du vol d'une vache dans la paroisse de Jefferson, a été condamné à deux mois de prison.

Mary Healy, trouvée coupable d'avoir volé quelques effets dans la maison de M. John Frerer, a été condamnée à quarante-huit heures d'emprisonnement.

Wm H. Fink, accusé d'avoir vendu des liqueurs en détail, sans licence, a été mis en jugement, mais le jury n'a pu s'accorder sur un verdict.

LA SALLE DU BAL D'ORLEANS a été affirmée samedi à M. Charles Tabare pour la somme de $5000

FÊTE MAÇONNIQUE.—Les loges maçonniques de la Nouvelle-Orléans se réunissent ce soir dans le temple méthodiste de la rue Poydras, pour célébrer un rite funèbre en mémoire du F. Andrew Jackson et des grands maîtres décédés.

Il va y avoir une terrible lutte entre le Nord et le Sud ; mais, cette fois-ci, la tranquille île des plaines n'en sera point troublée. Du quelque côté que se trouve la victoire, elle ne compromettra en rien nos institutions, et l'équilibre des pouvoirs, ne les pas de rompre.

Le N. Y. *Sport of the Times* annonce que M. Stanley se rend à la Nouvelle-Orléans pour engager une lutte aux échecs avec M. Rousseau. Ils sont, dit-on, les deux meilleurs joueurs du continent. Le Sud attend l'issue de cette rencontre pacifique avec le plus vif intérêt.

Le steamer *Richmond*, venant de Louisville, a donné contre un chicot le 12, près de Wilkinsville Bar, les trous de la pompe immédiatement. On pense que le bateau sera entièrement perdu. Il ne paraît de la cargaison pourra être sauvée, mais totalement avariée, ainsi que l'ameublement et les machines.

PERTE DU STEAMER LITTLE ROCK.—Nous voyons par les journaux de St. Louis que le steamer Little Rock a donné contre un chicot, en descendant le Missouri de Weston à St. Louis, à environ vingtième milles au-dessus de Jefferson, et était plein d'eau lorsqu'il a atteint le rivage. Il était chargé de chanvre et de peaux, et avait un grand nombre de passagers qui se sont enfuis. Le bateau est perdu sans assurance aussi que le chanvre. Les peaux ont été sauvées ainsi que la machine à vapeur.

Les dissidences qui s'étaient manifestées entre l'hon. John M. Berrien et quelques membres whigs de la législature de la Géorgie et qui avaient motivé la démission de l'hon. sénateur, ont heureusement cessé d'exister. M. Berrien vient d'être réélu par la Législature.

HON. J. C. CALHOUN.—Tout porte à croire que cet homme d'Etat distingué reprendra incessamment sa place au Sénat des Etats-Unis. Le titulaire actuel, page Huger, est décidé, assure-t-on, à se retirer.

Le correspondant du Charleston Courier lui écrit de Washington que les relations diplomatiques ne tardent pas à être reprises entre les Etats-Unis et le Mexique.

On lit dans le Charleston *Mercury* : Du vient de passer quinzaine de mort sur un nommé Robert Layton dit Warren, trouvé coupable de faux.

La Caroline du Sud n'y va pas de main morte, le faux puni de mort !

La santé du Gouverneur du Canada, lord Metcalf, se rétablit rapidement.

AMERIQUE CENTRALE.—HONDURAS.—Extrait d'une lettre écrite au *Journal de Commerce* de New-York, en date du 18 octobre :

"Nous avons reçu de l'Amérique Centrale des nouvelles allant jusqu'au 17 septembre. Il a été fait un traité d'amitié et d'alliance entre les Etats Guatemala et Honduras. Rien d'important d'ailleurs.

FEUILLETON.

LES APPARITIONS DE NOEL.

DEUXIEME PARTIE.

LE PREMIER DES TROIS ESPRITS.

[SUITE.]

Pendant tout ce temps Scrooge avait été comme un homme qui avait perdu la tête. Son cœur et son âme avaient passé dans un autre lui-même ; tout à la fête, il retrouvait le passé tout entier, le jugeait, le modifiait, le faisait de tout et mêlant la plus singulière agitation. Ce ne fut que lorsque ces figures si animées (la scène changeait) eurent disparu, qu'il se souvint de l'esprit ; il s'aperçut que celui-ci avait les yeux fixés sur lui et que la lumière de sa tête brillait de plus en plus.

—Il faut peu de choses, dit l'esprit pour inspirer à ces folles gens tant de reconnaissance.

—Peu de chose ! répéta Scrooge.

L'esprit lui fit signe d'écouter les deux apprentis qui se répandaient en éloges de Fezziwig, et ennuis il poursuivit son idée :

—Quoi donc ! qu'a-t-il dépensé ? quelques livres sterling de votre argent terrestre ; trois ou quatre livres peut-être ; cela vaut-il tant de louanges ?

—Ce n'est pas cela, répliqua Scrooge excité par cette remarque, et parlant involontairement comme son autre lui-même, ce n'est pas cela, esprit ! Fezziwig a le don de nous rendre à son gré heureux ou malheureux, de nous faire paraître notre tâche lourde ou légère, agréable ou pénible. Il vous mettrait que en comme en paroles et en regards, en choses et en insignifiances qu'il est impossible de les additionner et de les compter. Eh bien ! qu'importe ! le bonheur qu'on lui doit est aussi grand que s'il coûtait un million.

Scrooge sentit l'influence du regard de l'esprit et s'arrêta.

—Qu'y a-t-il ? demanda l'esprit.

—Rien de particulier, dit Scrooge.

Quelque chose, cependant, n'est-ce pas pouvait vie l'esprit en instant.

—Non, dit Scrooge, non. J'aimerais à pouvoir dire un mot à mon compagnon, voilà tout.

Son autre lui-même dérigeait le temps au moment où l'esprit en disait ; Scrooge et l'esprit se regardèrent de nouveau ; tous les deux en souriaient.

—Le temps passe, remarque l'esprit, rien.

Ceci lui rappelait que à Scrooge on le prétendait qu'il prêt voir : mais l'esprit prétendit les lui faire, et il le fit. Il avait vieilli ; il était un homme d'un âge mûr ; non, vieux n'est pas tout à fait le mot, mais il était plus vieux que le jeune homme dont il était le frère aîné.

Il était de taille moyenne, ni trop gras ni trop maigre, et il avait quelque chose de gracieux et de plaisant dans le visage. Il était plein de vie et de force, et son front était orné de quelques cheveux blancs, et sur son visage, dans son air, dans son regard, dans son ton, dans son pas, dans son maintien, il ressemblait à un ami de Scrooge, à un ami de Scrooge qui, en quittant le monde, avait laissé un souvenir de bonheur et de joie.

—Mais, dit-il, ou ramènera-moi : Amen ! amen !

Et lui-même il chercha à entraîner l'esprit sans pouvoir vaincre sa résistance, quoiqu'il ne semblât pas opposer la moindre effort dans cette espèce de lutte. Mais comment un tel homme pouvait-il lutter de ses yeux brillants de plus en plus, et s'attribuant l'influence que l'esprit exerçait sur lui, il s'empara, par un mouvement soudain, de l'esprit et l'en ouvrit.

L'esprit s'affaissa tellement sous ce changement qu'il disparut presque en entier ; mais Scrooge qui était bien endormi, il ne put étouffer toute la lumière qui rayonnait sur le sol.

Il éprouvait sans un épuisement et une somnolence qui le privaient de ses propres forces. En même temps il était la connaissance d'être dans sa chambre à coucher ; après un dernier effort sur l'éclairé, il n'est que le temps de rouler sur son lit et s'y plonger dans un profond sommeil.

TROISIEME PARTIE.

LE SECOND DES TROIS ESPRITS.

Réveillé au milieu d'un ronflement des plus sonores, et s'asseyant sur son lit pour recueillir ses pensées, Scrooge n'eut pas besoin qu'on lui dit que l'horloge allait de nouveau sonner une heure. Il comprit qu'il retrouvait, pour un moment convenable, l'usage de ses yeux pour se mettre en confrontation avec le second messager qui lui était envoyé par l'intervention de Jacob Marley. Il se sentit même la force d'ouvrir ses rideaux de son propre main, et d'attendre fermement la nouvelle apparition.

Ainsi prêt à tout, il écouta l'horloge ; mais cette fois, autre surprise, personne ne se sentit ; seulement il se vit entouré d'une lumière qui lui causa un autre genre d'alarme, craignant d'être la victime d'un cas intérieur de combustion instantanée sans avoir la consolation de s'avoir. Peu à peu cependant, il se rassura en s'aperçevant que cette lumière partait de la chambre voisine. Il se leva à petit bruit et se glissa en pantoufles jusqu'à la porte. Au moment où il mettait la main sur la clef, un bruit de rire vint frapper sa voix incertaine. Il obéit.

Cette seconde pièce était bien le salon de son appartement ; il n'y avait pas à en douter ; mais elle avait subi une transformation surprenante. Les murs et le plafond étaient si artistement décorés de feuillage qu'on eut dit un bosquet. De toutes ces touffes, de toutes ces profondeurs, jaillissaient des fruits brillans, les feuilles luisaient des rameaux de houx, de gui, de lierre et de lierre, reflétaient la lumière comme autant de petits miroirs. Dans la cheminée flambait un large feu, tel que on le voyait rarement en Angleterre, tel que on le voyait rarement en Angleterre, tel que ce dernier n'en avait vu depuis bien des hivers, du temps de Marley et du temps de Scrooge ; sur le plancher un espèce de trône était formé par une accumulation de dindes et d'oies grasses, de poulardes et de chapons, de jambons et de rosbifs frais, de gibiers et de cochons de lait, de rondes de saucisses, de pâtés, de plum-puddings, de barils d'huîtres, de tourtes rôties, de pommes vermeilles, d'oranges dorées, de poires juteuses, d'immenses gâteaux et de bowls de punch, qui paraissaient l'approximer de leur délicieuse vapeur. Mollement assis sur le trophée gastronomique, était un joyeux géant, superbe à voir, armé d'une torche sans ressemblée à une corne d'abondance, qui illuminait la face de Scrooge, lorsqu'il entreballa la porte.

Scrooge avait timidement et la tête basse. Cet était plus ce Scrooge si rogue d'auparavant, et quoique les yeux de ce second Esprit fussent bienveillans, il n'osait les rencontrer.

—Je suis l'Esprit de Noël présent, dit l'Esprit ; regardez-moi donc !

Scrooge le regarda alors avec respect. Il était vêtu d'une simple tunique verte, bordée de fourrure blanche, et drapée et négligemment autour de son corps, qu'on découvrait sous plusieurs, comme plaisantant de se cacher par pauvre avidité ; son pied nu était aussi bien caché que sa tête par cette dalle, et on, cette tête avait d'autre coiffure qu'une couronne de houx parsemée de petits glaçons. Ses cheveux bruns flottaient sur ses épaules comme ceux de la vieillesse, de ses yeux brillans, un nez brillant, un menton rayonnant, une joyeuse et tout rayonnant. Autour de sa taille une ceinture attachée par un fourreau antique, mais une épée y était suspendue.

—Vous n'avez jamais vu mon aînés, oh ! s'écria l'Esprit.

—Jamais, répondit Scrooge.

—Jamais vous n'avez connu mes aînés, dit l'Esprit, mes aînés de cette année ? Je suis le plus jeune de mes aînés, je crois bien. Mais vous avez connu mes aînés ? dit-il encore.

—Je crois que je dois en connaître, répondit Scrooge, mais je ne puis dire lequel.

—Vous avez connu mes aînés ? répéta l'Esprit.

—Je crois que je dois en connaître, répéta Scrooge.

—Mais vous ne savez pas si vous en connaissez ? dit l'Esprit.

—Non, dit Scrooge.

—Vous pouvez, le mémoire du passé m'en est presque un garant, vous pouvez éprouver de chagrin à l'accepter ; mais encore un peu de temps, très peu de temps, et vous chasserez ce souvenir importun comme un mauvais rêve.... Puissiez-vous être heureux dans la vie de votre choix.

A ces mots elle le quitta.

"Esprit, dit Scrooge, je ne saurais rien de plus, rien du moins dans mon lit ; quel plaisir avez-vous à me tourmenter !

—Encore une ombre, crie l'esprit.

—Non, plus d'autre, dit Scrooge ; je ne veux plus rien voir.... Ah !

Mais l'inexorable esprit le retint dans ses bras et le força de faire attention à ce qui allait arriver.

Ils se trouvèrent dans un autre lieu ; dans une chambre moins riche, moins confortable. Près d'un feu d'hiver était assis une belle jeune fille, si semblable à la dernière, que Scrooge crut que c'était la même jeune fille. Ses yeux étaient aussi doux, son même, même prêt de sa fille. Le bruit qui se faisait dans cette chambre avait quelque chose de tumultueux ; car il y avait là plus d'enfans que Scrooge n'en avait jamais rencontré dans le trouble de son logis ; chacun d'eux faisait le tapage de quatre. Mais toute cette tempête n'inquiétait personne ; au contraire, la mère et la fille en étaient aux anges, et le vieux père, se mettant de la partie, fut bientôt aussi maltraité par les petits bandits. Que n'aurais-je pas donné pour être un d'entre eux ! non que je me fusse conduit avec la dureté de rudesse ; car, tout en tirant les tresses du monde je n'aurais pas naïfs ces cheveux si bien bouclés ; au prix de ma vie, je n'aurais jamais dénoué le soulier de ce joli pied, quand à secouer en taille, je aurais le frémir ces mains, ces bras charmans, de faire, non pas de peur que tous bras ne fut chaîné de ce mariage par quelque petite plaoui qui l'eut frappé de paralysie.... Je n'aurais pas abusé de cette confiance heureuse, je n'aurais pas abusé de cette confiance qui m'amène ce jour faite pour obtenir qu'elle les ouvrit en me répondant ! Oh ! que j'aurais aimé à pouvoir regarder ses jolies mains, et dénouer ses tresses, et admirer ses cheveux dont une seule boucle m'eut semblé le plus précieux gage d'amitié.... Eh ! oui, non, j'aurais tenté, je le confesse, quoique aujourd'hui le privilège d'un vieillard ait pu m'en rendre honteux pour comprendre mon bonheur !

Mais, qui frappe à la porte ? Comme ce groupe bruyant, joyeux, partirait en désordre ! Comme il s'enfuirait ! Elle rit de paraître aussi chiffonnée devant celui qui entre ; c'est le père de ces turbulents marmots qui est revenu au voir, et il vient accompagné d'un homme tout chargé de paquets de Noël. Elle le connaissait, pourtant de tous ces présents, qu'il le défendra ! Quel amant contre le personnage ? Un formidable à l'aide d'une chaise, l'autre foulé dans son pardessus ! c'est à qui prêtera son secours. Il se commence, chacune à bonnet le nez, et le commandemaire peut s'enquérir. Nouvelle scène, nouveau tumulte de joie de reconnaissance pour le bien qu'il a fait ce jour l'heure étant venue, tous ces enfans montent dans leur chambre, et le calme succède à ces joyeux désordre.

Scrooge peut alors regarder avec plus d'attention cette scène d'intérieur ; le maître de la maison, sur l'épaule duquel on frôle d'appuie tendrement, s'assurait que elle est pour ce jour, et que ce jour est pour elle ; cette semblable, une fille aussi gracieuse et aussi belle aurait pu l'appeler du nom de père, et gager aux jours des fleurs de son printemps.... Il n'y avait là pas de quoi exciter des plaisanteries de la part de gaîté.

—Arabelle, dit le mari se tournant vers sa femme avec un sourire, j'ai rencontré un de vos anciens amis ce matin.

—Qui donc ?

—Devinez !

—Comment ?.... Ah ! j'ai mon, ajouta-t-elle en souriant comme elle le faisait, c'est M. Bob !

—Lui-même. Je passais près de la fenêtre de son comptoir, et je l'ai aperçu à travers les vitres. Sa femme se meurt, à ce que l'on assure. Il était seul, et il avait l'air entièrement perdu.

—Esprit, dit Scrooge d'une voix tremblante, dépêchons-nous d'ici.

—Je ne vous ai déjà prévenu, répondit l'esprit, que je vous montrerai les ombres de ce qui est ; je ne puis faire qu'elles aient autre chose.

—Emmenez-moi, s'écria Scrooge, je ne puis le supporter davantage.

Ce disant, Scrooge se tourna vers l'esprit et vit qu'il le regardait avec un visage dans lequel, par un singulier prodige, il retrouvait les airs de tous les visages qui lui avait montrés.

—Laissez-moi, lui dit-il, ou ramenez-moi : Amen ! amen !

Et lui-même il cherchait à entraîner l'esprit sans pouvoir vaincre sa résistance, quoiqu'il ne semblât pas opposer le moindre effort dans cette espèce de lutte. Mais comment un tel homme pouvait-il lutter de ses yeux brillants de plus en plus, et s'attribuant l'influence que l'esprit exerçait sur lui, il s'empara, par un mouvement soudain, de l'esprit et l'en ouvrit.

L'esprit s'affaissa tellement sous ce changement qu'il disparut presque en entier ; mais Scrooge qui était bien endormi, il ne put étouffer toute la lumière qui rayonnait sur le sol.

Il éprouvait sans un épuisement et une somnolence qui le privaient de ses propres forces. En même temps il était la connaissance d'être dans sa chambre à coucher ; après un dernier effort sur l'éclairé, il n'est que le temps de rouler sur son lit et s'y plonger dans un profond sommeil.

TROISIEME PARTIE.

LE SECOND DES TROIS ESPRITS.

Réveillé au milieu d'un ronflement des plus sonores, et s'asseyant sur son lit pour recueillir ses pensées, Scrooge n'eut pas besoin qu'on lui dit que l'horloge allait de nouveau sonner une heure. Il comprit qu'il retrouvait, pour un moment convenable, l'usage de ses yeux pour se mettre en confrontation avec le second messager qui lui était envoyé par l'intervention de Jacob Marley. Il se sentit même la force d'ouvrir ses rideaux de son propre main, et d'attendre fermement la nouvelle apparition.

Ainsi prêt à tout, il écouta l'horloge ; mais cette fois, autre surprise, personne ne se sentit ; seulement il se vit entouré d'une lumière qui lui causa un autre genre d'alarme, craignant d'être la victime d'un cas intérieur de combustion instantanée sans avoir la consolation de s'avoir. Peu à peu cependant, il se rassura en s'aperçevant que cette lumière partait de la chambre voisine. Il se leva à petit bruit et se glissa en pantoufles jusqu'à la porte. Au moment où il mettait la main sur la clef, un bruit de rire vint frapper sa voix incertaine. Il obéit.

Cette seconde pièce était bien le salon de son appartement ; il n'y avait pas à en douter ; mais elle avait subi une transformation surprenante. Les murs et le plafond étaient si artistement décorés de feuillage qu'on eut dit un bosquet. De toutes ces touffes, de toutes ces profondeurs, jaillissaient des fruits brillans, les feuilles luisaient des rameaux de houx, de gui, de lierre et de lierre, reflétaient la lumière comme autant de petits miroirs. Dans la cheminée flambait un large feu, tel que on le voyait rarement en Angleterre, tel que ce dernier n'en avait vu depuis bien des hivers, du temps de Marley et du temps de Scrooge ; sur le plancher un espèce de trône était formé par une accumulation de dindes et d'oies grasses, de poulardes et de chapons, de jambons et de rosbifs frais, de gibiers et de cochons de lait, de rondes de saucisses, de pâtés, de plum-puddings, de barils d'huîtres, de tourtes rôties, de pommes vermeilles, d'oranges dorées, de poires juteuses, d'immenses gâteaux et de bowls de punch, qui paraissaient l'approximer de leur délicieuse vapeur. Mollement assis sur le trophée gastronomique, était un joyeux géant, superbe à voir, armé d'une torche sans ressemblée à une corne d'abondance, qui illuminait la face de Scrooge, lorsqu'il entreballa la porte.

Scrooge avait timidement et la tête basse. Cet était plus ce Scrooge si rogue d'auparavant, et quoique les yeux de ce second Esprit fussent bienveillans, il n'osait les rencontrer.

—Je suis l'Esprit de Noël présent, dit l'Esprit ; regardez-moi donc !

Scrooge le regarda alors avec respect. Il était vêtu d'une simple tunique verte, bordée de fourrure blanche, et drapée et négligemment autour de son corps, qu'on découvrait sous plusieurs, comme plaisantant de se cacher par pauvre avidité ; son pied nu était aussi bien caché que sa tête par cette dalle, et on, cette tête avait d'autre coiffure qu'une couronne de houx parsemée de petits glaçons. Ses cheveux bruns flottaient sur ses épaules comme ceux de la vieillesse, ses yeux brillans, un nez brillant, un menton rayonnant, une joyeuse et tout rayonnant. Autour de sa taille une ceinture attachée par un fourreau antique, mais une épée y était suspendue.

—Vous n'avez jamais vu mon aînés, oh ! s'écria l'Esprit.

—Jamais, répondit Scrooge.

—Jamais vous n'avez connu mes aînés, dit l'Esprit, mes aînés de cette année ? Je suis le plus jeune de mes aînés, je crois bien. Mais vous avez connu mes aînés ? dit-il encore.

—Je crois que je dois en connaître, répéta Scrooge.

—Vous ne savez pas si vous en connaissez ? dit l'Esprit.

—Non, dit Scrooge.

—Vous pouvez, le mémoire du passé m'en est presque un garant, vous pouvez éprouver de chagrin à l'accepter ; mais encore un peu de temps, très peu de temps, et vous chasserez ce souvenir importun comme un mauvais rêve.... Puissiez-vous être heureux dans la vie de votre choix.

A ces mots elle le quitta.

"Esprit, dit Scrooge, je ne saurais rien de plus, rien du moins dans mon lit ; quel plaisir avez-vous à me tourmenter !

—Encore une ombre, crie l'esprit.

—Non, plus d'autre, dit Scrooge ; je ne veux plus rien voir.... Ah !

Mais l'inexorable esprit le retint dans ses bras et le força de faire attention à ce qui allait arriver.

Ils se trouvèrent dans un autre lieu ; dans une chambre moins riche, moins confortable. Près d'un feu d'hiver était assis une belle jeune fille, si semblable à la dernière, que Scrooge crut que c'était la même jeune fille. Ses yeux étaient aussi doux, son même, même prêt de sa fille. Le bruit qui se faisait dans cette chambre avait quelque chose de tumultueux ; car il y avait là plus d'enfans que Scrooge n'en avait jamais rencontré dans le trouble de son logis ; chacun d'eux faisait le tapage de quatre. Mais toute cette tempête n'inquiétait personne ; au contraire, la mère et la fille en étaient aux anges, et le vieux père, se mettant de la partie, fut bientôt aussi maltraité par les petits bandits. Que n'aurais-je pas donné pour être un d'entre eux ! non que je me fusse conduit avec la dureté de rudesse ; car, tout en tirant les tresses du monde je n'aurais pas naïfs ces cheveux si bien bouclés ; au prix de ma vie, je n'aurais jamais dénoué le soulier de ce joli pied ; quant à secouer en taille, je aurais le frémir ces mains, ces bras charmans, de faire, non pas de peur que tous bras ne fut chaîné de ce mariage par quelque petite plaoui qui l'eut frappé de paralysie.... Je n'aurais pas abusé de cette confiance heureuse, je n'aurais pas abusé de cette confiance qui m'amène ce jour faite pour obtenir qu'elle les ouvrit en me répondant ! Oh ! que j'aurais aimé à pouvoir regarder ses jolies mains, et dénouer ses tresses, et admirer ses cheveux dont une seule boucle m'eut semblé le plus précieux gage d'amitié.... Eh ! oui, non, j'aurais tenté, je le confesse, quoique aujourd'hui le privilège d'un vieillard ait pu m'en rendre honteux pour comprendre mon bonheur !

Mais, qui frappe à la porte ? Comme ce groupe bruyant, joyeux, partirait en désordre ! Comme il s'enfuirait ! Elle rit de paraître aussi chiffonnée devant celui qui entre ; c'est le père de ces turbulents marmots qui est revenu au voir, et il vient accompagné d'un homme tout chargé de paquets de Noël. Elle le connaissait, pourtant de tous ces présents, qu'il le défendra ! Quel amant contre le personnage ? Un formidable à l'aide d'une chaise, l'autre foul